Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

120-121 | 2010

Les cultures sportives au regard de la globalisation

Pourquoi les occitanistes ne vont pas aimer mon travail

Entre discours savant et discours militant

Why Occitanists Are not Going to Like my Work: Between Scientific Discourse and Activist Discourse

Colette Milhé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/4334>

DOI : 10.4000/jda.4334

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2010

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Colette Milhé, « Pourquoi les occitanistes ne vont pas aimer mon travail », *Journal des anthropologues* [En ligne], 120-121 | 2010, mis en ligne le 16 août 2014, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/4334> ; DOI : 10.4000/jda.4334

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.

Journal des anthropologues

Pourquoi les occitanistes ne vont pas aimer mon travail

Entre discours savant et discours militant

Why Occitanists Are not Going to Like my Work: Between Scientific Discourse and Activist Discourse

Colette Milhé

- 1 L'anthropologie serait-elle une science dangereuse ? « ... lorsque l'expertise est utilisée comme une arme dans les combats sur le terrain, la situation devient plus problématique. C'est précisément cette mince frontière entre un bon et un mauvais usage de l'anthropologie qui continue à susciter des questions ». Ces considérations sont celles de W. O. Beeman (2008 : 5) sur l'usage de l'anthropologie comme arme des militaires en Irak. Convaincue que la réception de nos résultats nous échappe inexorablement, c'est en amont que j'entends donc réfléchir aux conséquences probables de ma recherche.
- 2 Si le militantisme n'est pas un combat militaire, il n'en demeure pas moins une lutte qui utilise des armes, certes plutôt rhétoriques même si la violence n'est pas toujours exclue. Il peut d'ailleurs mettre en jeu la vie entière comme le montre le portrait d'une militante qui suit. La question de la « trahison » (terme dont on notera encore la connotation militaire) est récurrente chez les chercheurs en sciences sociales. Enquêtant auprès de militants occitanistes en Béarn, j'ai fréquenté longuement ce milieu (2002-2008), ai réalisé une quarantaine d'entretiens et noué des relations parfois amicales. J'ai toujours bénéficié d'un excellent accueil mais j'ai très tôt ressenti une tension entre cette sympathie pour les personnes et, en général, pour les idées, et le travail d'analyse que je devais réaliser. En effet, dès le début de l'enquête une interrogation m'a hantée : mes écrits ne risquaient-ils pas d'affaiblir la rhétorique militante ou de doter leurs adversaires d'arguments ?
- 3 Après avoir exposé ce qui risque de déplaire aux occitanistes dans mon travail, c'est cette question que je me propose donc d'explorer, au travers par exemple du contrat et de la distance que nous établissons et des rapports entre discours savant et militant, avant de

conclure sur « la rançon de notre privilège » pour reprendre une expression de M. de la Soudière (1988 : 100) et la dimension dérangeante de l'anthropologie.

Portrait d'une militante

- 4 Appelons-la Catarina. Son prénom est occitanisé : qui l'appelle encore par son prénom français ? 46 ans dont 30 de militantisme occitan. Vit avec un artiste occitan. Des enfants scolarisés à *calandreta*¹. La langue familiale est l'occitan. Par militantisme. Catarina travaille dans une association culturelle occitane. Elle est bénévole dans plusieurs autres associations. Écrit des articles « culture » dans une revue militante et occasionnellement dans un hebdomadaire occitan. Elle participe aussi à la négociation avec les élus locaux pour la mise en place d'une politique linguistique, notamment. Bien sûr, elle assiste à toute manifestation concernant l'occitan... Comme la revendication de *viure al país* (vivre au pays) ne peut que prendre en compte la dimension environnementale, Catarina roule « propre », sa maison est isolée de façon écologique, elle recycle, prend part à chaque mobilisation pour la réintroduction de l'ours, contre un barrage... Ses loisirs ? Quelle question ! Bals gascons, repas de soutien, fêtes occitanes...
- 5 Si tous les militants ne sont pas aussi profondément impliqués, j'ai souhaité en quelques lignes présenter ce qu'est un engagement militant total, qui inspire respect, fascination, admiration. « On ne peut pas se lancer dans l'entreprise de "changer le monde" ou de "changer la vie", sans un grand élan affectif qui vient des profondeurs de l'être, et dont seul le mot croire peut rendre compte. Il ne s'agit pas de disqualifier la croyance, de toute façon, elle est là » explique B. Muldworf (2000 : 26). Nous voilà donc au cœur du sujet : le dilemme que suscite un travail critique quand il se situe sur un territoire hautement émotionnel. C'est pourtant encore Catarina qui m'a déculpabilisée alors que je lui faisais part des griefs d'un militant mécontent à la lecture de mon DEA : « Mais c'est normal, tu fais un travail scientifique, pas un travail militant ! » Sa lucidité s'avérait supérieure à la mienne, alors tourmentée par ce sentiment de devoir quelque chose à mes interlocuteurs, d'avoir à démontrer une quelconque loyauté... Elle n'en devint que plus exemplaire... Muldworf dit encore que « cette certitude d'être dans le vrai, sans état d'âme ni conflits donne à la personnalité un étayage sans faille » (*idem* : 14). Finalement on peut se demander si la force de la conviction ne dispose pas le militant à mieux accepter la coexistence de deux « vérités » : savante et militante ! Une telle énergie vouée à une cause amène donc à s'interroger sur la confrontation avec le regard qui pourra sembler comparativement « froid » du chercheur, en quête lui aussi de reconnaissance et de légitimité : « vérité » scientifique et « vérité » militante sont-elles (in)compatibles ?
- 6 Il ne s'agit pourtant pas d'aborder cette tension pour établir qu'une parole est plus légitime ou « vraie » que l'autre mais de réfléchir à ce qu'elle induit dans la relation chercheur/enquêtés. L'anthropologue joue en quelque sorte un rôle d'interface entre les militants et « l'extérieur » : il est donc un enjeu dans la mesure où ce qu'il va dire, écrire, faire, peut servir ou nuire à une cause mais aussi car il faut le convaincre de la légitimité et de la réalité d'un combat. Si l'enjeu est important c'est parce qu'un chercheur et son discours jouissent d'une autorité, scientifique, à laquelle peut difficilement accéder le militant. Un exemple précis éclairera au mieux cela. Au printemps 2009, un débat faisait rage avec pour scène notamment la presse locale, entre ceux qui soutenaient que la langue parlée en Béarn était de l'occitan et ceux qui prétendaient le contraire. J'y ai pris personnellement part en envoyant à la rédaction un texte mais, de par mon statut

d'anthropologue, celui-ci n'a pas été publié dans le courrier des lecteurs mais dans une rubrique réservée aux scientifiques, experts et personnages publics. Je bénéficiais donc d'une tribune interdite aux militants. Implicitement, émanant d'une scientifique, mon article était placé « au-dessus » des écrits partisans, en arrière-fond apparaissaient donc la « neutralité » et « l'intégrité » supposées du chercheur, mises en scène par le quotidien dans son choix de publier et de le faire dans une rubrique spécifique. Le caractère construit du discours savant est ainsi totalement ignoré ou occulté comme sa singularité, son implication, ses choix, alors qu'il sera régulièrement dénoncé quand il s'agit d'un discours militant. Pourtant, même si j'évoquais l'enquête et ses résultats, si la construction et l'argumentation du texte différaient des lettres de lecteurs, j'optais, et dans l'intention et dans le contenu, pour une prise de position éminemment politique. Personne n'a d'ailleurs été dupe, ni ceux que je soutenais ni ceux que je visais qui m'ont répondu par d'autres canaux. Pas plus la rédaction du journal d'ailleurs. En publiant dans la rubrique « opinion » en question, elle interdisait tout droit de réponse, règle qui est par contre de rigueur dans le courrier des lecteurs.

- 7 Par cet exemple, je voulais mettre en exergue l'autorité qui est accordée au « pouvoir scientifique » qui peut transformer, comme je le soulignais en introduction, l'anthropologie en arme. Si dans ce cas, mon article a été reçu positivement par les militants², tous mes écrits, et en particulier ceux à destination d'un public scientifique, ne devraient pas être accueillis avec autant d'enthousiasme. En publiant dans des revues spécialisées, je suis amenée à faire abstraction de mes sympathies mais aussi à me soustraire d'un combat politique³ ce qui ne m'empêche cependant pas de m'interroger sur ces points de divergence et sur la portée de mon discours. J'ai ainsi choisi d'exposer trois motifs de mécontentement possible que devrait susciter mon travail, pour illustrer mon propos.

Au moins trois raisons d'être mécontents...

- 8 Ces trois raisons explorent autant d'aspects du discours militant : en premier lieu, il y a la mise en doute d'une assertion qui ne souffre pourtant aucune remise en cause : les locuteurs naturels, usagers de la langue locale qui se montrent réticents vis-à-vis du discours et de l'action des militants, ont la *vergonha* : ils ont honte de leur langue. Ensuite, dans mon travail, je mets à jour des contradictions qui affaiblissent la rhétorique occitane. Le troisième point aborde la stratégie d'une minorité de militants plus politiques que l'ensemble des occitanistes dont les revendications sont essentiellement culturelles et le dévoilement d'un élément de celle-ci : la stratégie du silence. Cette liste n'est sans doute pas exhaustive.

Mise en doute d'une croyance : la « vergonha » (honte)

- 9 *Vergonha*, mot qui apparaît dans presque tous les entretiens, est adressé aux locuteurs naturels, dont l'occitan est souvent la langue maternelle et qui n'adhèrent pourtant pas, pour la plupart, à l'idée occitane⁴. L'occitanisme est un projet de revalorisation d'un parler méprisé : le « patois » qui doit redevenir une langue de civilisation prestigieuse, comme il le fut au Moyen-Âge avec les troubadours. Il doit être à nouveau écrit mais aussi enseigné pour pallier une transmission qui ne s'opère presque plus. Morcelé par un usage pendant quelques siècles exclusivement oral, il doit retrouver son unité originelle. Cette

volonté de restaurer cet éclat est cependant mal perçue par les usagers. Les occitanistes interprètent ce refus comme une des conséquences de l'abandon forcé et violent du parler local, orchestré par l'école républicaine, qui amène les locuteurs à dévaloriser leur langue. Cet argument relève de la croyance, de la « langue de bois » définie par J. Ion (1999 : 70) comme « le commun langage produit par le collectif associatif ». Dès que la question des locuteurs est abordée, une réponse définitive clôt la discussion : ils ont la *vergonha*. Même ceux qui ne connaissent pas un seul locuteur avancent sans sourciller cette réponse expéditive. Il est impossible à un militant de poser un regard critique sur la *vergonha* qui appartient au domaine de la « vérité militante ». Celle-ci est socialisée, c'est-à-dire transmise et interdit explicitement d'interroger un possible décalage entre l'expérience, le ressenti, les représentations des occitanistes et des locuteurs naturels. Celui-ci est devenu totalement tabou.

- 10 Je conteste d'abord l'idée d'une violence généralisée visant les langues régionales. Le nombre d'enseignants a toujours été conséquent dans le mouvement occitan et dans le livre de Bernissan (2004), militant qui a effectué des entretiens auprès de locuteurs naturels, des témoignages mentionnent par exemple des enseignants qui recouraient à la traduction pour apprendre le français ou s'appuyaient sur l'occitan pour comprendre l'accord du participe passé. Cependant, cet auteur reste avant tout militant : il ne tient compte de ceux-ci et utilise une catégorie occitaniste : il maintient l'idée de *vergonha*⁵, honte de parler le « patois » développée par l'institution scolaire.
- 11 Les occitanistes occultent ensuite la dimension sociale : les familles voulaient fortement que leurs enfants apprennent le français, vecteur de promotion sociale (Traimond, 2001 : 39), bien que ce choix exclusif puisse être discutable. La non-maîtrise du français, bien plus que l'utilisation de l'occitan, pénalisait socialement les locuteurs. Le conflit latent entre locuteurs naturels et occitanistes résulte, à mon avis, de la différence sociale, encore niée, de deux usages linguistiques : si les uns considèrent la langue comme très localisée (différente d'un village à l'autre), signe d'une appartenance à une communauté villageoise, et en ont un usage uniquement oral, les autres en font la langue d'un territoire immense. Langue écrite et langue littéraire au travers de la référence fondatrice aux troubadours, elle gagne un lustre qui élimine de fait les locuteurs utilisateurs « frustrés » et « illettrés ». Même si cette conséquence n'est pas le fruit d'une action préméditée, sortir l'occitan de son statut de patois en démontrant qu'il est avant tout une langue de culture a expulsé de l'histoire en quelque sorte ses usagers ruraux.
- 12 Les militants veulent faire de la pédagogie pour imposer leur usage sans tenir compte de cette dimension sociale : des lettrés urbains veulent donner des leçons à des locuteurs ruraux qui rappellent, avec fierté du coup, qu'ils parlent pour la plupart mieux qu'eux. Ceci explique aussi en partie l'échec de l'occitanisme politique incapable de contester les élus locaux (comme F. Bayrou ou A. Labarrère, l'ancien maire de Pau affublé du surnom, affectueux, de *tóca manetas* soit, littéralement : touche-mains) qui se placent dans le registre de la connivence dans leur usage de l'occitan. Si on peut en dénoncer le caractère populiste, on ne peut, par contre, en nier l'efficacité dans la construction d'une proximité avec des locuteurs ruraux pour l'essentiel. Enfin, parler de *vergonha* c'est faire fi de la fierté justement et de la délectation avec laquelle les locuteurs aiment converser et excluent presque ceux qui parlent mal ou pas leur langue.

Les ambiguïtés du discours

- 13 « Je trouve intéressant de réfléchir sur le "pourquoi" on désire se différencier, alors que l'on fait partie du "même" ce qui est un peu différent des "émigrés" qui alors qu'ils sont "différents" désirent faire partie du "même". Il semble que la dynamique occitane soit inversée » m'a écrit récemment une amie anthropologue. En effet, cela ne va pas sans poser de problème surtout dans la tradition républicaine française qui adopte le principe de l'égalité comme transcendant celui de différence. L'intégration est à ce prix.
- 14 La revendication est sans conséquence pour les nationaux, par définition intégrés et citoyens français ; elle devient pourtant ambiguë pour les étrangers ou pour leurs enfants nés sur le territoire national qui ne parviennent pas à faire entendre leur égalité quand on les renvoie justement à leur différence supposée et irréductible.
- 15 Les Occitans n'ignorent pas cette contradiction mais ils ne l'abordent pas tous de la même manière, ainsi P. M.⁶ déclare-t-il :

On s'étonne des problèmes d'intégration et après quand on veut n'être qu'un on n'y arrive pas ! L'intégration, je ne connais pas, je ne comprends pas ce que c'est. Par contre, je sais ce que c'est une mosaïque : c'est-à-dire ce sont des pièces différentes, de couleurs, de formes qui, mises toutes ensemble, arrivent à faire quelque chose de beau ! Moi je préfère le mot mosaïque que le terme d'intégration ! L'intégration c'est je prends, je digère et je ressors quelque chose.
- 16 Comme en réponse, J.-L. Amselle (2001 : 18) s'oppose à ces propos : « Postuler une palette de couleurs, une bigarrure humaine, c'est en même temps faire de l'assimilation ou de l'intégration un problème et la figure du *melting pot* ou celle du creuset républicain peut, on s'en rend bien compte actuellement, s'avérer inefficace. C'est pourquoi les tenants d'un multiculturalisme à la française risquent, sous des dehors généreux, en préconisant une discrimination positive de créer autant de difficultés que de "groupes-cibles" qu'ils auraient contribué à repérer et donc à créer ». L'opposition est bien évidemment politique : tandis qu'Amselle défend le modèle français d'intégration qui confond citoyenneté et nationalité, les différences (culturelles, religieuses) étant reléguées dans la sphère privée, P. M. cite abondamment des exemples européens : Grande-Bretagne, *länder* allemands... qui disjoignent nationalités (culturelles) et citoyenneté (politique). La reconnaissance des différences culturelles permet alors des politiques de soutien et de valorisation.
- 17 Les Occitans s'érigent ensuite contre l'accusation de communautarisme et s'évertuent à construire une argumentation gravitant autour de l'ouverture, des échanges et un discours opposé à celui de l'extrême droite. Ils postulent alors qu'une identité forte et sereine permet d'accueillir l'autre, tandis qu'une identité fragilisée engendre le repli sur soi.
- 18 B. L. quant à lui propose de donner accès à la triple culture : d'origine, occitane et française. La première, à laquelle il ne semble guère tenir, au nom de la connaissance de ses racines et de la richesse de la diversité. La seconde « parce que c'est ici et maintenant ! » marque le tangible et le présent et s'avère une médiation entre cultures d'origine et française, cette dernière semblant inaccessible : devenir occitan permet par extension de devenir français. Il semble attaché au modèle républicain et « bricole » une intégration à l'occitane. En fin de compte, trois appartenances valent mieux qu'aucune.

Cette métaphore des poupées-gigognes : « je suis béarnais, gascon, occitan, français, européen et citoyen du monde » est d'ailleurs récurrente.

- 19 Une nouvelle contradiction émerge dans la définition de « qui est occitan ». Si, s'inspirant de la définition de la catalanité promulguée par J. Pujol dans les années 60, C. H. (et d'autres) déclare : « est occitan toute personne vivant en Occitanie », privilégiant le droit du sol de façon nette, et s'érigeant contre tout essentialisme, en arrière-fond on trouve souvent une question de légitimité entre natifs et non-natifs. Elle est résolue provisoirement par ce droit du sol mais se pose cependant car bon nombre d'occitanistes ne sont pas originaires d'Occitanie et C. H. émet même l'hypothèse que l'on peut devenir occitan par l'occitanisme, c'est-à-dire par le militantisme et l'action en faveur de la langue occitane. Systématiquement pourtant, les militants rencontrés déclinent leurs origines en utilisant parfois des termes « dangereux » : « je suis 75 % béarnais de souche et 25 % x(nationalité européenne) » (B. L.). Le recours aux pourcentages et à la notion de souche suppose une essentialisation et donc une distinction entre « purs » et « impurs ». Cette banalisation dans le langage courant de représentations qui, faut-il le rappeler, trouvent leurs origines chez Barrès (Noiriel, 2007), est de nature inquiétante. En particulier dans le contexte béarnais où les opposants à l'occitanisme utilisent de manière systématique de tels arguments pour discréditer toute personne non native ou aux origines « étrangères » : hors du Béarn⁷. En évoquant des origines, B. L. (et d'autres) admet donc implicitement qu'il y a de « vrais » Béarnais, plus légitimes que les autres, y compris dans les rangs occitanistes. Ceci affaiblit la définition précédente.
- 20 De même, l'utilisation sans précautions du terme « racines. » pose question. G. Lapassade (Martel, 1985 : 14) note également cette ambiguïté : « Le problème de fond c'est celui de la dialectique enracinement/déracinement. Le discours sur l'enracinement, il existe chez les immigrés, il existe chez les Occitans – avec toute l'ambiguïté du "nous voulons vivre au pays" –, et toute la méfiance que ça entraîne, aussi bien vis-à-vis du "déraciné". Ça me paraît un discours dangereux. [...] Je me méfie des gens qui donnent trop d'importance à leurs racines – surtout quand il s'agit de pseudo-racines : c'est le cas de beaucoup de jeunes issus de l'immigration, qui ne connaissent pas leur pays d'origine, qui se le rêvent... ça peut amener à la fermeture ».
- 21 La concurrence entre retrouver des racines et donner des racines : la possibilité de s'inscrire dans le lieu de résidence, est à l'origine de la confusion et autorise le chevauchement entre un discours de gauche et une rhétorique conservatrice.
- 22 Cette présentation que fait de lui B. L. est dérangeante à deux niveaux : elle sous-entend d'abord que les natifs sont finalement toujours plus légitimes que les autres, et que cette différence restera irréductible alors que la spécificité même du mouvement occitan est la rencontre, le dialogue entre natifs et non-natifs de l'Occitanie et l'élaboration commune d'un discours ouvert construit contre les conservateurs de tout ordre. Ces propos mettent partiellement en échec ce projet, affaiblissent le « vivre ensemble » qu'annonçait le « ici et maintenant ! » émis pourtant par ce même interlocuteur. Des flottements sur ces questions de fond essentielles – qui est béarnais ? Peut-on le devenir ? Est-il compatible d'être béarnais et occitan ? – posent problème.
- 23 Ce qui est en cause ici c'est le manque de clarté du discours occitan mis à mal par en particulier l'extrême droite qui use avec habileté « des arguments de rétorsion » : P.-A. Taguieff (1985 : 16-17) utilise cette expression pour qualifier la stratégie de la droite nationaliste qui s'empare d'arguments de la gauche pour les neutraliser : « Il s'agit de se placer sur le terrain discursif et idéologique de l'adversaire et de le combattre avec ses

propres armes qui, par le fait d'être retournées (avec succès) contre lui, ne lui appartiennent plus en propre ». Cette stratégie prive l'adversaire de « ses arguments les plus efficaces, par le fait même de les utiliser contre lui ». Il affirme que le « droit à la différence » est « l'un des plus efficacement retournés ». Retournant l'argument de la différence, la droite nationaliste rend les étrangers « irréductibles », les enferme dans cet état, ce qui fonde deux communautés « incompatibles » : eux (étrangers)/nous (Français). Taguieff rejoint ici Amselle en montrant la dangerosité de la revendication de différence.

- 24 Si les Occitans entendent s'opposer en particulier à la droite nationaliste en prônant l'ouverture, ce dont, les connaissant bien, je ne doute pas un seul instant, ils devraient lutter contre leurs approximations langagières et un certain laxisme dans l'affrontement avec l'adversaire : ils ont tendance à le négliger et à l'ignorer, arguant que ce qui le fait exister c'est d'en parler. Ils se réfèrent là au cas de Le Pen dont la stratégie est souvent d'exister plus au travers des déclarations de ses adversaires que par les siennes propres.
- 25 Enfin, une dernière contradiction réside dans la mise en pratique du respect de la diversité. La diversité occitane est indéniable, explicable par la taille du territoire, des réalités économiques et des histoires différentes. Des tentations « centralistes » sont apparues dans les années 70 qu'elles soient politiques : imposer un foyer de militantisme fort comme centre décisionnel ou linguistiques : choisir comme standard un dialecte au détriment des autres (languedocien). Les occitanistes fustigent régulièrement celles-ci ou au contraire l'attachement trop fort aux particularismes. La faiblesse de l'occitanisme politique et l'absence de structure fédératrice depuis l'affaiblissement en 1980 de l'IEO (Institut d'études occitanes), qui tente visiblement de retrouver son rôle de moteur, conjuguées au renforcement de tendances fortement localisatrices témoignent de cette difficulté à gérer et organiser cette diversité. Des foyers forts travaillent plus ou moins repliés sur eux-mêmes, développant des recherches, des points de vue et des outils, dans les domaines linguistiques, de la toponymie... qu'il sera à terme peut-être difficile de mettre en commun. Seule *calandreta*^a a réussi à devenir une structure fédérale et son succès provient entre autre de l'utilisation dans chaque école de la langue de son environnement, c'est-à-dire très localisée, ce qui convient à la majorité. Confrontée très tôt à des questions en particulier économiques, elle a su faire preuve de pragmatisme et s'ancrer dans la réalité.

Dévoilement de la « stratégie du silence »

- 26 Travaillant sur l'occitanisme politique, j'ai été étonnée par sa faiblesse. Certains militants, dont les propos dépassaient pourtant largement le cadre culturel, refusaient cependant de se considérer comme des hommes politiques. Tout en évoquant les institutions, les blocages du système politique, le manque d'autonomie des régions et de pouvoir local..., ils ne voulaient pas livrer un projet politique. L'absence d'organisation politique structurée renforce cette dissolution du politique ainsi que son évanescence qui ne signifie pas pour autant son inexistence. Certains militants par exemple, étaient qualifiés de nationalistes par d'autres, bien qu'ils s'en défendent farouchement.
- 27 J'ai donc été conduite à effectuer une « anthropologie du silence » et ai mis à jour plusieurs manières de masquer la dimension politique : se dire incompetent en la matière : « Je ne suis pas politologue » (R. N.), se placer à l'extérieur : « les gens qui sont là-dedans... » (D. F.), se définir comme seulement culturel, nier. À la question « Y aura-t-il un jour quelque chose de plus structuré au niveau politique ? », D. F. me répond : « Oui...

c'est possible... mais ce n'est pas mon truc quoi ! (Rire gêné). Oui, c'est souhaitable [...] Je crois que le terrain politique, moi je l'appuie mais je ne suis pas un politique ». Cet interlocuteur appartient pourtant au noyau dur des militants politisés.

- 28 J'ai donc été amenée à aller chercher au cœur de leurs discours même les non-dits afin de trouver dans le dit, le dissimulé. J'ai donc « traqué » des indices, des anomalies comme parler des « Français », ce qui inscrit dans une logique eux/nous, faire montre d'une prudence excessive comme définir plusieurs fois le mot nationalité « comme dans le dictionnaire » ou dans l'acception anglo-saxonne du terme : « des gens qui parlent une même langue... ». Dans la critique des institutions et de leur fonctionnement, je suis allée chercher « en creux » le projet latent...
- 29 Je me suis ensuite interrogée sur le sens de cette « stratégie du silence ». Elle s'appuie sur une analyse d'un contexte peu favorable : il n'existe pas de conscience occitane et le système politique est verrouillé par les partis de gouvernement. Le système électoral ne privilégie pas la proportionnelle. L'effacement des politiques va donc s'inscrire dans un double consensus : avec les culturels qui vont développer la conscience occitane, avec les élus qui vont promouvoir les politiques linguistiques et favoriser les ouvertures du système politique. Avec eux s'installe une partition nette des compétences : les militants collaborent avec les élus en tant qu'experts culturels. Les régions demandent davantage d'autonomie, alors que dans d'autres pays européens, les autonomies se multiplient : Catalogne, Écosse, Pays de Galles... Les occitanistes espèrent que ce phénomène va sensibiliser la classe politique française... Les Conseils régionaux des régions occitanes (Aquitaine, Languedoc et Midi-Pyrénées en particulier) développent l'interrégionalité, soit une collaboration spécifique, au niveau des politiques linguistiques notamment et construisent ainsi le territoire occitan, prenant en charge la diversité, ce que les occitanistes n'ont jamais réussi à faire... Plus qu'une juxtaposition de régions administratives se dessine en effet un vaste espace culturel.
- 30 La stratégie du silence consiste donc à n'effrayer personne, à ne décourager aucune bonne volonté et à attendre que des conditions plus favorables permettent une expression politique. R. N. qui nie toute implication politique utilise pourtant par sept fois l'expression : « pour l'instant » dans un entretien où nous évoquons la situation occitane et l'action militante et les orientations des nouvelles générations. Cette expression laisse présager un avenir différent et l'existence d'un projet, jamais dévoilé pourtant.
- 31 Les militants politiques usent donc de séduction et d'autocensure dans un dessein bien précis dont l'évocation pourra déplaire, d'autant plus que les opposants aux occitanistes dénoncent volontiers leur nationalisme, présenté comme une menace, en taisant son aspect extrêmement minoritaire. C'est là que le problème de conscience de l'anthropologue devient le plus aigu : il se trouve en porte-à-faux entre les exigences de sa discipline et celles des militants.
- 32 La notion de « naïveté » pourrait exprimer ce qui se joue à divers niveaux de la recherche. Entendue d'abord comme posture, propre à l'anthropologie, elle suppose d'aller sur le terrain en faisant abstraction de toute catégorie préconstruite, elle est capacité d'étonnement. Idéalement, le travail d'écriture devra ensuite s'appuyer exclusivement sur les matériaux collectés, sur ce que l'on a trouvé sur le terrain, sans ignorer que par sa présence, l'anthropologue modifie l'objet qu'il étudie. La singularité de chaque enquête résulte en effet de ce qu'il est, de la nature des interactions qui s'opèrent et des relations qu'il noue.

- 33 Mais « naïveté » peut encore signifier « crédulité », sur laquelle comptent certainement les militants qui essaient avant tout de convaincre, en omettant, cachant, taisant parfois certaines informations. Or chaque interlocuteur n'a pas la maîtrise de la multiplication des interactions organisées par l'anthropologue (il ne sait pas ce que les autres ont dit) et des informations fournies par d'autres, qui permettent des recoupements et la construction d'une « vérité scientifique ». Ce travail d'interprétation ne sera crédible que si les informations ont été analysées de façon critique, si l'anthropologue montre qu'il a compris de l'intérieur, par l'enquête, un discours militant dirigé vers l'extérieur soit un discours souvent clos, qui ne dit pas plus que ce qu'il convient de dire.
- 34 Si plusieurs raisons de mécontentement militant émergent de ma recherche, on aura remarqué qu'elles sont de natures différentes, ce qui permettrait presque d'en graduer la « gravité ». La critique inhérente à la croyance en la *vergonha* ne devrait pas la remettre en cause : celle-ci est bien ancrée et il me sera reproché mon « jacobinisme ». Les militants « manifestent une certaine méfiance à l'égard de ce savoir (scientifique), souvent soupçonné d'être manipulé par des intérêts cachés. [...] La légitimité du chercheur à produire du savoir sur des réalités qu'il ne connaît qu'à distance peut être mise en cause. Les militants ne vont s'appropriier les connaissances issues du monde savant que dans la mesure où cela n'implique pas une rupture avec la connaissance dont ils disposaient préalablement » (Pernot, 2002 : 191).
- 35 La mise à jour des contradictions permet par contre de pointer des failles et, si les militants s'en emparent, de raffermir, renforcer le discours. C'est en fin de compte un moindre mal pour ne pas dire un bénéfice. « L'intérêt présenté par la connaissance savante est une autre des conditions de l'appropriation » (*idem* : 191). Quant à la divulgation d'une stratégie elle est évidemment plus dérangeante car il faudra trouver des moyens de démontrer qu'il s'agit de spéculations et d'allégations mensongères.
- 36 D'autres chercheurs ont avant moi été confrontés au cas de conscience qu'implique tout travail sur le militantisme. Il est temps d'examiner leurs interrogations et les solutions qu'ils préconisent.

Un travail scientifique est-il forcément une trahison des militants ?

- 37 La production de savoir scientifique n'obéit pas tout à fait aux mêmes règles que celle de savoir militant. Pourtant elles ont en commun au moins un aspect : essayer de convaincre de leur véracité. Leurs publics premiers sont différents et les évalueront avec des critères qui ne le sont pas moins. Le chercheur s'adresse avant tout à ses pairs et c'est sa position dans la communauté scientifique qu'il joue. J. Siméant (2002 : 29) rappelle que certains universitaires sont des sympathisants de la cause qu'ils étudient « mais la prudence dont ils font preuve en tentant de ne pas exagérément "plier" les connaissances savantes à l'impératif militant montre aussi le coût possible, dans le milieu universitaire, d'une affiliation militante marquée, et le risque de ne voir ses travaux lus et critiqués qu'à l'aune des préférences qui y seraient décelables ». Seulement ensuite, il pourra élargir son public, notamment aux militants qui auront la possibilité de s'appropriier, s'ils le souhaitent, son travail. Le savoir militant se place dans la perspective d'une lutte et doit à la fois servir à mobiliser et devenir une arme efficace pour contrer l'adversaire. Sa

dimension est immédiatement pratique. Au scepticisme d'un public s'oppose la réceptivité de l'autre.

- 38 Est-il toujours possible de concilier les deux types de connaissances ? Est-ce souhaitable d'essayer ? J. Siméant (*idem* : 51) propose une voie de contournement qui ne me semble guère satisfaisante : « Si véritablement l'on admet [...] qu'il peut y avoir une utilité sociale des sciences sociales ne serait-il pas préférable pour le chercheur d'envisager [...] les objets qui portent son antipathie plutôt que sa sympathie ? [...] et de se limiter, en tant que scientifiques, à choisir des objets ou analyses utiles aux militants dans lesquels ils se reconnaissent, se mettant alors en situation de contrôler leur rapport au politique sans se sentir engagés dans des logiques de restitution et de contre-don susceptibles de surcroît de fragiliser leur crédit scientifique ». Elle cite alors Bourdieu travaillant sur l'école, la reproduction culturelle, les médias... Elle oublie au passage *Le bal des célibataires* ou, plus récemment, *La misère du monde*. Ce dernier livre remet en question l'idée un peu caricaturale selon laquelle « travailler sur » c'est forcément « travailler contre ». « Lorsque le sociologue s'engage, c'est en général aux côtés de ceux auprès de qui il enquête. La misère du monde est l'archétype de cette démarche » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2000 : 135). Dans le cadre de ma recherche, j'ai souhaité rencontrer, par honnêteté intellectuelle, les opposants les plus virulents des occitanistes : un groupe conservateur qui s'est constitué « contre », pour recueillir leur point de vue. J'ai essuyé deux refus. De plus, M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot (*idem* : 136-137), deux sociologues ayant enquêté sur la grande bourgeoisie expriment le sentiment de double trahison ressenti, envers leur discipline, envers les enquêtés : « Il en résulte un malaise déontologique, et donc chronique, tant que l'on travaille sur ces catégories sociales privilégiées, qui naît de la position objective dans laquelle se trouve le chercheur, demandeur de contacts et d'informations pour une part, volontiers dénonciateur de ce qu'il découvre d'autre part. [...] Notre implication en milieu grand bourgeois, avec les relations empathiques nécessaires dans toute enquête, a attiré le soupçon de nombre de collègues. Ils ont estimé parfois que nous éprouvions une certaine fascination pour notre objet. Mais là encore il s'agit d'une manifestation de l'ambiguïté de la relation ». Ces auteurs rappellent que leur recherche se veut « honnête, rigoureuse, mais aussi respectueuse, bien que sans concession dans l'analyse » (p. 137). Ils détournent donc l'attention du regard du lien (avec les enquêtés) vers les valeurs déontologiques du travail restitué, le texte, sur lequel il est seul possible d'émettre un jugement. Ils entendent dissocier les aspects affectif et cognitif et n'être pas jugés sur le critère de la trahison mais sur celui de la probité.
- 39 J. Siméant (*op. cit.* : 53) conclut son article d'une façon étonnante : « Dans un contexte où les discours semblant apolitiques, comme le discours savant, pèsent d'un poids croissant dans les débats publics, le savant-militant conséquent a-t-il vraiment le choix ? Peut-être vaut-il mieux qu'il avance masqué et ne proclame pas à tout va son militantisme pour ne pas desservir ses buts. Faire ce choix relèverait après tout d'une sage option machiavélique ». Elle met donc sciemment la science au service de la cause militante et sous-entend que travailler sur, c'est toujours écrire contre, ce qui n'est pas forcément une manière correcte d'aborder la question. N'y a-t-il pas une confusion entre déconstruire : démonter pour comprendre l'agencement des éléments et interpréter, comprendre le fonctionnement et, d'autre part, démolir ? Quoi qu'il en soit, dans cette perspective, le savoir ne peut être qu'assujéti, au pouvoir ou aux militants et le chercheur ne peut que choisir son camp. Ce qui pose la question de sa crédibilité. « Si l'anthropologue se confond

avec l'indigène et parle le même langage que lui, il n'est plus en situation de dialogue, en situation de traduire dans son propre système, et encore moins en situation de nous rapporter son expérience » (Kilani, 1994 : 46).

- 40 Finalement le problème réside dans la question du « contrat » (passé avec les interlocuteurs) et dans celle de la distance. É. Chauvier (2003, 2006, 2008) évite cet écueil en enquêtant à l'insu de ses enquêtés. Il parvient alors à être un « anthropologue total », et semble épargné par les cas de conscience qui tourmentent nombre de ses collègues. Ce n'est sans doute pas innocent si, dans son dernier livre, l'interrogation sur cette capacité à disparaître, d'oublier qu'il est fils, petit-fils, frère pour n'être qu'anthropologue devient douloureuse quand il revient sur l'enquête menée quelques années auparavant sur le langage ordinaire d'une famille, la sienne : peut-on ignorer le contrat qui lie à sa famille ? Si tous les chercheurs n'optent pas pour cette posture, et que tous les terrains ne l'autorisent pas, il faut bien s'interroger sur la nature du « contrat » que les anthropologues passent avec leurs interlocuteurs. Ma première remarque concernera la position par exemple de J. Siméant qui les considère comme des victimes de nos écrits, ce qui me semble une vision un peu condescendante : c'est en effet sous-estimer la capacité de résistance, en aval et en amont, des militants et nier leur capacité à distinguer nettement travail scientifique ou militant.
- 41 En premier lieu, pourquoi nous reçoivent-ils ? Ils ont la possibilité de refuser, certains ne s'en privent pas. S'ils acceptent, c'est d'abord car nous leur manifestons un intérêt, qu'ils entendent nous convaincre : n'oublions pas que le savoir savant naît dans une interaction qui implique le chercheur aussi : « le terrain s'organise d'abord et essentiellement comme un travail symbolique de construction de sens dans le cadre d'une interaction discursive, d'une négociation des points de vue entre l'anthropologue et ses informateurs » (Kilani, *op. cit.* : 46). L'enquête va aussi permettre de parler d'eux à « l'extérieur » et, le cas échéant, ils utiliseront la connaissance produite. Quand le président de l'IEO me demande pour le congrès de cette association une contribution sur « les points forts et points faibles de l'occitanisme » il m'attribue un rôle d'expert et une position : un regard extérieur qui présente l'avantage de dégager son émetteur d'une lecture en termes affectifs (relations du militant avec les autres) ou idéologiques (partisan de telle ou telle position) ; il recourt à ma « neutralité » mais aussi à la compétence émanant de cette extériorité qui permet de saisir des points devenus imperceptibles de l'intérieur et dans le feu de l'action. Ce qui me semble être le rôle de la production de connaissances. Sa difficulté à trouver une deuxième personne pour effectuer ce même travail témoigne de l'importance en fin de compte de mon statut et de l'intérêt que je leur porte. La production de textes non académiques, à usage interne, permet donc au chercheur de « donner » en retour et à titre personnel.
- 42 La résistance des militants se manifeste encore pendant l'entretien puisque certains, il ne faut pas l'oublier, utilisent la « langue de bois » dans leur quotidien militant voire professionnel. Ils peuvent dissimuler, taire, mentir... ; la situation d'entretien même permet d'élaborer des stratégies qui seront réinvesties par ailleurs. Une certaine discipline s'exerce qui mène les militants disons de base à s'autocensurer au nom de leur incompétence : « T'en parler pour te dire des bêtises ? (Rire nerveux) » me demande M. D. alors que je la questionne sur les réunions d'*Iniciativa*, rencontres entre militants et élus du Conseil général en vue de la mise en place d'une politique linguistique. Une hiérarchie implicite distingue ceux qui sont légitimes pour porter le message vers l'extérieur et ceux

qui le sont moins. La prudence de ces derniers ou leurs « dérapages » sont une des clefs pour décoder le discours militant.

- 43 L'anthropologue est de plus impliqué et sa présence induit un contrôle des propos échangés comme par exemple lors de cette réunion (septembre 2008) préparatoire d'une manifestation. Alors qu'un participant abordait un autre sujet, celui qui conduisait les débats a fort adroitement signifié à tout le monde la présence d'une anthropologue, ce qui invitait les autres à taire certaines informations. Il a interrompu l'intervenant et, avec le sourire, a déclaré qu'il n'y avait pas de temps à perdre avec ce sujet, d'autant plus qu'une anthropologue leur faisait l'honneur d'être présente. Tous les regards se sont braqués sur moi, notamment ceux des quelques rares participants qui ne me connaissaient pas, tout le monde a compris qu'il fallait se taire sur quelques sujets précis.
- 44 Des mécanismes de défense surgissent aussi en amont, après la restitution du travail de recherche : les militants peuvent et savent nier, contester, ignorer, débattre, argumenter, réajuster leur discours, ce qui est une des dimensions de l'activité militante. Le processus d'appropriation permettra à ce stade de raffermir la rhétorique.
- 45 Au lieu de considérer les discours scientifiques et militants comme antinomiques, H. Pernot préfère parler de continuité (2002 : 177). B. Gaïti (2002 : 307) conteste également cette rupture entre savoir académique et pratique sociale en mettant en exergue un espace de circulation entre les deux qui se « nourrissent » mutuellement : « La circulation des arguments, l'échange des services deviennent ainsi le premier vecteur de cette force sociale de l'expertise, dans la mesure où ils tendent à former un nouveau "sens commun" de certains problèmes sociaux, tout en s'appuyant sur certaines de ces représentations antérieures. Les discours (à prétention) scientifiques gagnent de la "vérité", de la pertinence, de la légitimité et de l'universalité dans ces opérations de reprise engagées dans d'autres univers sociaux. [...] Ce sont, de la même façon, ces usages répétés dans les secteurs les plus divers qui produisent et entretiennent la puissance et la légitimité de la science, et de ceux qui peuvent s'en faire les porte-parole ». Plutôt qu'une dissolution entre militant et chercheur, c'est donc en restant scientifique et en produisant un savoir de cet ordre que ce dernier pourra « exister » comme tel et rendre au mieux service aux militants qui ont sa sympathie. Intervient alors la question de la distance avec nos interlocuteurs.
- 46 « Mal-être psychologique et professionnel, mauvaise conscience : comment interpréter l'inconfort du terrain ? Serait-ce la condition de réussite de l'enquête, ou encore la rançon de notre privilège (voir, faire métier de voir, sans s'engager au-delà d'une position d'observateur) ? » s'interroge M. de la Soudière (*op. cit.* : 100). Dans le cas présent, ne s'agit-il pas tout simplement de renoncer au militantisme ? Après avoir expliqué que la bonne distance n'existe pas : « on en fait toujours trop ou trop peu », il rappelle que « l'empathie n'est pas un recours magique, l'arme absolue ni la condition sine qua non d'un "bon" terrain. [...] D'être trop impliqué empêche souvent, comme l'on sait, de pouvoir, de vouloir même, poursuivre l'analyse de la situation que l'on vit (mais justement trop de l'intérieur) » (*idem* : 101). Le problème s'est présenté de façon d'autant plus aiguë pour moi qu'en enquêtant je suis devenue occitane et donc indigène, pour des raisons à la fois exogènes : Béarnaise je suis de fait considérée comme Occitane mais cela suppose aussi une adhésion : se dire Occitane relève en effet, en l'état actuel des choses (la conscience occitane est inexistante puisque d'autres ancrages la supplantent) d'une démarche : j'ai été convaincue par des arguments scientifiques (linguistiques...), culturels et idéologiques. Comment alors construire une distance « adéquate » ? « L'esprit de

terrain ne s'apprend pas, il se découvre » (*idem* : 102). J'ai construit la distance en refusant de devenir occitaniste : en ne soutenant pas aveuglément toutes les causes, en ne militant pas : je me suis refusée à intervenir dans les réunions ou même en entretien à propos des débats internes qui animent l'occitanisme, je n'adhère à aucune association et n'ai jamais perdu de vue dans mon travail sa dimension critique intransigeante, marque visible de ma résistance... Ce qui ne m'interdit pas d'avoir des amis occitanistes, d'aider bénévolement quand on me le demande... ; j'ai établi certaines limites que je n'entends pas dépasser et qui sont connues. Je me suis donc attachée à mon « extériorité », tâche facilitée par le fait qu'un milieu militant reste tout de même assez clos, ressource dont ont su s'emparer les militants : au travers de textes à usage internes sollicités ou spontanés d'ailleurs. L'extériorité est donc devenue à la fois une position tenable et un moyen d'occuper une place sur le terrain. Elle m'a cependant privée de l'enthousiasmante aventure militante, sans doute est-ce là « la rançon de mon privilège » ? J'ai aussi dû accepter le faible *feed-back* suite à l'envoi de divers écrits (académiques ou « internes ») : une fois émis, dans la phase d'appropriation, ils ne m'appartiennent plus, prix à payer de cette extériorité. Je n'ai pu qu'observer parfois des modifications ou des changements, indices hypothétiques de la performativité de mes textes...

- 47 Si le choix qui « s'offrait » à moi exigeait que je renonce soit à être anthropologue, soit à devenir occitaniste, j'ai opté pour un dérivatif : militer pour l'anthropologie, pour les « anthropologues maudits » que nous sommes parfois... Est-ce que finalement la question de la trahison ne serait pas un faux débat ? M. Abélès (2008 : 245-247) avance que la spécificité de l'anthropologie, qu'il considère comme politique, ne réside pas dans sa position de dénonciation de situations ou la défense de causes justes, ce qui ne serait rien d'autre qu'une « instrumentalisation d'un savoir, de quoi certes satisfaire des intellectuels en quête de bonne conscience » mais ne distinguerait en rien l'anthropologie des autres sciences sociales. Elle n'est donc pas idéologique mais épistémologique et s'inscrit au cœur même de la démarche, ce qu'il appelle la pratique ou le travail de déplacement : « Elle introduit dans son rapport aux pouvoirs une série de chiasmes, de décalages qui produisent une lisibilité autre. Elle opère par décentrement. En ce sens elle ne cesse de déstabiliser, d'inquiéter un univers toujours en quête d'organisation, d'institutionnalisation, de hiérarchies, d'un soleil autour duquel opérer ses révolutions. [...] Or le travail de déplacement est un travail de dis-location qui ne cherche pas à produire une cohérence sous-jacente, à substituer au vécu une représentation véritablement "objective". Le déplacement fragmente et inquiète, il produit du différent et de l'incongru au cœur du familier, il explore au présent la discordance des temps ». Abélès se situe dans le champ de l'étude du politique mais on peut sans mal étendre ses considérations à l'ensemble des domaines explorés par l'anthropologie.
- 48 Si l'anthropologie dérange c'est sans doute qu'elle va là où on ne l'attend pas forcément, tient un « discours hors norme » et déploie « une pensée non institutionnelle » (Abélès, *op. cit.* : 247). Cela tient à une posture qui conduit l'anthropologue à accepter sa naïveté initiale (entendue comme une curiosité qui essaie de mettre en sommeil représentations et préjugés) et d'être surpris, animé qu'il est d'une volonté de comprendre, en partant des discours et pratiques et de leurs décalages souvent éloquentes. La théorie découle du terrain et non le contraire, comme j'ai tenté de l'illustrer dans la construction même de cet article. Ce que l'anthropologue entend restituer c'est alors davantage la « vie » que la norme, ce qui rend son travail en fin de compte non convenu bien embarrassant. Si je milite pour cette anthropologie c'est enfin sans négliger une de ses caractéristiques :

l'attention portée à l'implication du chercheur, pas niée ni mise en scène mais explorée comme partie intégrante du processus de production de la connaissance.

BIBLIOGRAPHIE

- ABÈLÈS M., 2008. *Anthropologie de la globalisation*. Paris, Payot.
- AMSELLE J.-L., 2001. *Vers un multiculturalisme français. L'empire de la coutume*. Paris, Flammarion.
- AVANZA M., 2008. « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes" ? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe », in FASSIN D., BENSA A. (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*. Paris, La Découverte : 41-58.
- BEEMAN W. O., 2008. « L'anthropologie, arme des militaires », *Le Monde diplomatique*, mars : 4-5.
- BERNISSAN F., 2004. *Comment nous perdons notre langue*. Orthez, Association mémoire historique de Gascogne.
- CHANET J.-F., 1996. *L'école républicaine et les petites patries*. Paris, Aubier.
- CHAUVIER É., 2003. *Fiction familiale. Approche anthropolinguistique de l'ordinaire d'une famille*. Bordeaux, PUB.
- CHAUVIER É., 2003. « Restitution et réception du texte anthropologique », *Ethnologie française*, XXIII/3 : 503-512.
- CHAUVIER É., 2006. *Anthropologie*. Paris, Allia.
- CHAUVIER É., 2008. *Si l'enfant ne réagit pas*. Paris, Allia.
- DE LA SOUDIÈRE M., 1988. « L'inconfort du terrain. "Faire" la Creuse, le Maroc, la Lozère », *Terrain*, 11 (nov.) : 94-105.
- GAÏTI B., 2002. « La science dans la mêlée : usages croisés des discours savants et militants » in HAMMAN P., MÉON J.-M. & VERRIER B. (dir.), *Discours savants, discours militants : mélange des genres*. Paris, L'Harmattan : 293-309.
- HAMMAN P., MÉON J.-M. & VERRIER B. (dir.), 2002. *Discours savants, discours militants : mélange des genres*. Paris, L'Harmattan.
- ION J., 1999. « Engagements associatifs et espace public » in CORCUFF P., SINTOMER Y. (coord.), « Crise de la politique et nouveaux militants », *Mouvements*, 3 (mars-avril) : 5-82.
- JEANJEAN H., 1992. *De l'utopie au pragmatisme ? (Le mouvement occitan 1976-1990)*. Perpignan, Éditions Trabucaire.
- KILANI M., 1994. « Du terrain au texte. Sur l'écriture de l'anthropologie », *Communications*, 58 : 45-60.
- MARTEL P., 1985. « De l'identité à l'errance. Un entretien avec Georges Lapassade », in BOYER H., « Estrangière ». Ici, des gens d'ailleurs. *Amiras/Repères occitans*, 11 (juin). Montpellier, Édusud.

- MILHÉ C., 2008. Pragmatique de l'utopie occitane. Le point de vue béarnais. Thèse de doctorat en anthropologie. Bordeaux, Université Bordeaux 2.
- MILHÉ C., 2009. « Occitan langue étrangère ? Le nom de la langue et ses enjeux », Institut aquitain d'études sociales, Bordeaux, bulletin n° 90 : 99-120.
- MULDWOLF B., 2000. Figures de la croyance. Amour – Foi religieuse – Engagement militant. Paris, L'Harmattan.
- NOIRIEL G., 2007. À quoi sert « l'identité nationale ». Marseille, Agone.
- PERNOT H., 2002. « Syndicaliste et savant, si loin, si proche. Les militants sud-PTT et leurs rapports avec les sciences sociales » in HAMMAN P., MÉON J.-M. & VERRIER B. (dir.), Discours savants, discours militants : mélange des genres. Paris, L'Harmattan : 177-198.
- PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., 2000. « Enquête en grande bourgeoisie. L'implication du chercheur et les difficultés de l'engagement comme trahison des enquêtés » in FRITSCH P. (textes réunis par), Implication et engagement. Hommage à Philippe Lucas. Lyon, Presses Universitaires de Lyon : 135-139.
- SIMÉANT J., 2002. « Introduction » in HAMMAN P., MÉON J.-M. & VERRIER B. (dir.), Discours savants, discours militants : mélange des genres. Paris, L'Harmattan, 2002 : 17-53.
- TAGUIEFF P.-A., 1985. « L'identité française saisie par les logiques de racisation », Amiras/Repères, 12 : 13-28. Montpellier, Édisud.
- TRAIMOND B., 2001. Une cause nationale : l'orthographe française. Paris, PUF.

NOTES

1. Écoles associatives immersives occitanes.
2. Toute contre-attaque du camp adverse ne peut d'ailleurs que renforcer mon prestige auprès des militants.
3. Cette question du lectorat est non négligeable. Si elle est un peu en marge de cet article, je souligne cependant que l'on peut se demander quel accès ont les militants aux revues scientifiques spécialisées. Je citerai alors une anthropologue qui a enquêté en Italie sur la Ligue du Nord et a décidé de ne rien publier en Italie : « sachant qu'il est difficile que les militants trouvent mes articles publiés dans des revues scientifiques françaises » (Avanza, 2008 : 56).
4. Ils préfèrent parler de patois ou de béarnais, leur territoire de référence est le Béarn.
5. Scolarisée dans les années 70, j'ai moi-même connu la violence, physique, verbale et symbolique de quelques enseignants : la violence était un moyen pédagogique qui n'a été rejeté qu'à partir de mai 68 et ne visait pas spécifiquement les « patois » : j'ai le souvenir d'une institutrice dont l'insulte favorite *Quina cap de borrica !* (Quelle tête de mule !) était formulée en occitan !
6. J'ai utilisé des initiales, elles-mêmes modifiées, pour préserver l'anonymat de mes interlocuteurs.
7. D'ailleurs, dans leur revue interne, je suis moi-même jugée inapte à évoquer la situation béarnaise car, « exilée » à Bordeaux, je deviens « étrangère ».
8. Les *calandretas* sont des écoles immersives associatives, créées sur le modèle des *ikastolas* basques ou des écoles *diwan* (Bretagne), et mettent en œuvre une pédagogie institutionnelle. Elles sont regroupées en sous-fédérations départementales et régionales puis en confédération.

RÉSUMÉS

D'une enquête en Béarn sur l'occitanisme est née une tension entre discours militant et discours scientifique. Peut-on parler de trahison d'une relation de confiance établie sur le terrain ? Quelle relation justement s'y tisse ? Le discours scientifique peut-il affaiblir la rhétorique militante ? Après avoir exposé ce qui risque concrètement de déplaire aux occitanistes, ce sont ces questions que tentera d'explorer cet article.

From a study in Béarn about Occitan was born a tension between activist discourse and scientific discourse. Can one speak of the betrayal of a relationship of trust established in the field? What kind of relationship is in fact forged there? Can scientific discourse weaken activist rhetoric? Having outlined what might actually displease the Occitanists, this article will attempt to explore these questions.

INDEX

Mots-clés : discours militant, discours scientifique, implication du chercheur.

Keywords : activist discourse, involvement of the researcher., scientific discourse

AUTEUR

COLETTE MILHÉ

Laboratoire ATOTEM – Université Bordeaux 2

Milhe.colette@wanadoo.fr